



## Modèles linguistiques

54 | 2006

La préposition en français (II)

---

### 1. Dans *À bas la pensée unique et le terrorisme théorique*, est-ce que *à bas* est une locution prépositive ?

Danielle Leeman

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ml/567>

DOI : 10.4000/ml.567

ISSN : 2274-0511

#### Éditeur

Association Modèles linguistiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2006

Pagination : 9-14

#### Référence électronique

Danielle Leeman, « 1. Dans *À bas la pensée unique et le terrorisme théorique*, est-ce que *à bas* est une locution prépositive ? », *Modèles linguistiques* [En ligne], 54 | 2006, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ml/567> ; DOI : 10.4000/ml.567

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Modèles Linguistiques

---

# 1. Dans *À bas la pensée unique et le terrorisme théorique*, est-ce que à bas est une locution prépositive ?

Danielle Leeman

---

## Introduction : en guise de transition

- 1 Le présent recueil (2006, 2) fait suite à *Modèles linguistiques* (2006, 1) et forme un tout avec lui. Essentiellement consacré à l'état des connaissances sur un certain nombre de prépositions, il complète le volume 53, centré sur la définition de la préposition elle-même, où, après une caractérisation formelle de la catégorie par Danielle Leeman, que précise Dany Amiot par une étude des relations entre préfixe et préposition et que complète Gaston Gross avec un point sur les locutions prépositives, Denis Le Pesant propose les bases d'un classement des prépositions simples sur des critères syntaxiques, et Michèle Noailly analyse quelques néologismes récents (dont certains « inédits »).
- 2 L'aspect sémantique y est abordé d'un point de vue diachronique par Benjamin Fagard - qui procède à une évaluation critique des apports et limites de la théorie de la grammaticalisation -, d'un point de vue synchronique, par Céline Vaguer, qui fait le bilan des approches théoriques et méthodologiques en vigueur, avec, comme illustration, la préposition *dans*. Belinda Lavieu attire l'attention sur les difficultés posées par l'identification des fonctions du syntagme prépositionnel, particulièrement dans la distinction entre complément et ajout, donc entre constituant régi et constituant non régi.

## Présentation du présent numéro de Modèles linguistiques

- 3 C'est précisément par cette question de la rection verbale que débute le présent numéro 54 de *Modèles linguistiques*, avec la contribution de Michael Herslund : dans le système d'analyse syntaxique décrit par Belinda Lavieu, le complément s'oppose à l'ajout dans le syntagme verbal, mais un seul terme, « complément d'objet », couvre deux cas de figure : objet direct (SN) et objet indirect (SP). Michael Herslund réserve à ce dernier le terme d'« adjectif » : il s'agit d'un argument prépositionnel pronominalisable ou cliticisable (sauf néanmoins l'attribut de l'objet comme *en forme* dans *J'ai trouvé Max en forme*), constituant une prédication seconde en ceci qu'il s'ajoute à la prédication première qui se constitue avec le verbe : *Julie laisse son vélo à la gare* dit ainsi qu'il arrive deux choses au vélo - il est abandonné par Julie et il est à la gare. De même *Julie arrive à la gare* prédique de Julie d'une part qu'elle parvient quelque part et d'autre part qu'elle se retrouve à la gare. L'objet *le vélo* dans le premier cas, le sujet *Julie* dans le second, sont l'actant fondamental qui forme avec le verbe le prédicat premier, et *la gare* dans les deux cas est l'actant second (ou « adjectif »). Les actants sont impliqués dans le sens du verbe (on voit le lien avec la « rection » telle qu'elle est généralement définie (B. Lavieu), mais ils sont à la fois corrélés au verbe et au sujet ou à l'objet.
- 4 De fait, la préposition elle-même apparaît le plus souvent polysémique (bien que quelques-unes soient dévolues à un seul domaine notionnel : le temps pour *pendant* ou *dès*, la concession pour *malgré* par exemple) et semble changer d'identité selon les contextes où elle est employée - c'est ainsi que pour certains dictionnaires, *à* indique l'origine dans *puiser de l'eau à la fontaine* et la destination dans *aller à Paris...* Diverses stratégies sont adoptées pour gérer la multiplicité des acceptions : les uns procèdent notionnellement, parlant de « prépositions spatiales », « prépositions temporelles », « prépositions causales », etc. et s'attachant à la description de l'une de ces classes sémantiques : *avant* serait donc préposition spatiale dans *La mairie est avant l'église* et préposition temporelle dans *Pâques est avant la Trinité*. Il est cependant difficile de conclure que l'on a affaire à des homonymes, ne serait-ce qu'à l'aune de l'intuition, aussi le principe est-il d'organiser ces acceptions selon une polysémie en quelque sorte « orientée » : l'emploi « propre », « premier » ou « prototypique » est celui d'ordre spatial et les autres en sont « dérivés ». Ou bien, suivant la logique de la théorie saussurienne, les autres s'attachent à définir le signifié de la préposition, vu comme le noyau invariant des traits sémantiques que l'on retrouve sous tous ses emplois. Dans la ligne de l'approche d'A. Culioli et de son école, Yukiyo Homma défend aussi le principe d'une définition unitaire, mais conçue dynamiquement : la « forme schématique » fournit du terme une définition fondée sur le rôle qu'il a dans son interaction avec le contexte - à la fois ce que ce dernier doit être pour que la préposition puisse y apparaître et la manière dont elle le fait interpréter.
- 5 Céline Vaguer s'essaie aussi à une manière de « forme schématique » mais de façon informelle puisque qu'elle part de principes théoriques et méthodologiques différents : elle rassemble un corpus d'énoncés attestés dans les discours de presse, sans idée préconçue sur l'identité sémantique de *vers* - hormis celle que livre une intuition construite par les définitions lexicographiques ou la doxa en vigueur, selon laquelle *vers* serait essentiellement et d'abord une préposition spatiale indiquant une orientation, une direction approximative. Puis elle classe ses exemples sur des bases syntaxiques et entre

dans une analyse plus précisément sémantique, fondée sur les paradigmes distributionnels environnant la préposition : on s'aperçoit alors avec elle que, du moins dans le corpus considéré, l'emploi spatial n'est que l'une des (nombreuses) déclinaisons possibles d'une définition plus générale, qui constitue une première hypothèse de « signifié » ou « invariant », faisant de *vers* plutôt l'introducteur de l'aboutissement en perspective d'une évolution que l'indication approximative d'un repère spatial.

- 6 Cependant les conditions d'occurrence de la préposition ne sont pas nécessairement matérialisées par des mots, d'où l'hypothèse, dans le cadre théorique issu d'A. Culioli, d'une autonomie du sémantique relativement au syntaxique (hypothèse contraire à celle de Céline Vaguer précédemment, donc). Jean-Jacques Franckel & Denis Paillard rappellent ainsi l'analyse selon laquelle, dans la séquence de type *V Prép SN*, la préposition est régie par le verbe et régit elle-même le SN, et le point de vue sémantique selon lequel la préposition est un relateur R et par conséquent met en relation un X et un Y. Or si le régime syntaxique SN correspond effectivement le plus souvent au terme Y de la structure sémantique XRY, en revanche le recteur syntaxique V n'en est pas forcément le terme X - ce dernier n'étant d'ailleurs pas obligatoirement concrètement présent dans la phrase. Selon l'analyse sémantique ici adoptée, donc, les deux structures (syntaxique et sémantique) ne sont pas strictement isomorphes - ce que corrobore le choix de considérer comme une même unité (sémantique) le morphème susceptible de s'actualiser sous forme de préposition et sous forme de préfixe, ce qui est le cas par exemple de *sur*, *sous*, *en*. En fait, dans le cas de la rection verbale, le X et le Y que relie la préposition sont définis par la forme schématique du verbe : la préposition s'articule donc, syntaxiquement et sémantiquement, au verbe dont elle dépend (mais sans que celui-ci puisse pour autant être nécessairement assimilé à X). Evidemment, dans cette logique, le statut du verbe et celui du SN régime sont eux-mêmes tributaires de la présence de la préposition : l'analyse fine de divers cas où la construction indirecte et la construction directe apparaissent peu ou prou synonymes (à les évaluer superficiellement) montre que la structure syntaxique elle-même a bien un sens : le sort du lapin diffère selon que *Le chasseur a tiré le lapin* (emploi transitif direct) ou que *Le chasseur a tiré sur le lapin* (emploi transitif indirect) ! Et semblablement, *combattre une maladie* et *combattre contre une maladie* ne reviennent pas au même, ce dont témoigne en particulier le fait que seul un sujet animé peut apparaître dans le second cas (*Ce médicament combat le cancer* / \**Ce médicament combat contre le cancer*).
- 7 Dans la continuité de Pierre Péroz, mais dans un cadre théorique différent, Badreddine Hamma montre également que chercher à définir une préposition - en l'occurrence *par* - en commençant par ses emplois spatiaux (à partir du présupposé qu'ils sont les plus typiques ou intéressants dans la mesure où l'on pourrait en dériver tous les autres) aboutit évidemment à une identité partielle et tronquée, mais qui de surcroît ne permet en fait pas si facilement l'extrapolation aux autres domaines notionnels : *par* dans *par terre* n'est pas plus seulement une localisation spatiale que *a* dans *a terre* ou *sur* dans *sur terre* ; tout au plus peut-on parler d'« emploi spatial » dans *Tous ses cahiers sont par terre* - ce qui n'est déjà plus le cas dans *Tous ses projets sont par terre*. L'hypothèse ici soutenue est que la détermination spécifique qu'apporte *par* dans la présentation de son régime est que ce dernier est donné comme une possibilité relativement inattendue par rapport à l'idée que l'on se fait (par défaut) des conditions de réalisation d'un procès : *par* introduit l'idée d'une pluralité de solutions qui se résout au profit de celle à laquelle on pense le moins spontanément *a priori* ; ainsi le sol n'est pas le lieu où l'on s'attend à trouver des cahiers :

ce serait en revanche le cas de champignons que l'on va ramasser par exemple, mais justement on ne dirait pas qu'il y a des champignons par terre - sauf précisément à évoquer une situation qui n'est pas « normale » pour des champignons (qui n'est pas celle de leur état « naturel »). L'hypothèse débouche donc sur une polyphonie de la préposition - puisqu'elle suppose une prise en compte de la « voix » de l'autre en tant que point de vue auquel s'oppose le choix véhiculé par le SP en *par*. Ainsi dans *L'un était brave par vertu et l'autre par férocité* (Larousse de la langue française), l'adjectif dénote une qualité inhérente à la personne : on ne devrait par conséquent pas avoir à en justifier l'existence chez quelqu'un par une cause quelconque (il est dans la nature de la personne d'être brave ou couarde, courageuse ou lâche) ; le SP en *par* apporte une spécification qui va à l'encontre de cette doxa. Dans ce cadre, *Voyager par le train* (Petit Robert) véhicule non seulement l'indication du moyen de transport mais encore implique - du fait de *par* - la convocation d'un point de vue autre (l'interlocuteur est supposé par le locuteur s'attendre à ce que le voyage se fasse différemment, par exemple).

- 8 Dans un cadre théorique similaire, issu de F. de Saussure et de Z. Harris, qui ne privilégie pas le spatial (chose assez difficile d'ailleurs pour *avec* ou *sans* !) ni ne préconise de hiérarchie à établir entre emplois plus ou moins « concrets », Injoo Choi-Jonin met l'accent sur le préalable incontournable que constitue l'observation des formes, les compatibilités et incompatibilités relevées montrant au passage que, pour tenace qu'il soit, le réflexe binariste consistant à associer des antonymes supposés (*avec/sans, pour/contre, sur/sous, avant/après, etc.*) n'est pas forcément justifié linguistiquement, la commutation éventuelle ne concernant qu'un nombre restreint de cas de figure - *Je le dis sans états d'âme, ?? Je le dis avec états d'âme*. Comme on le constate pour les autres prépositions particulièrement étudiées dans ce numéro, l'identité de *avec* ne peut être réduite aux notions les plus évidentes, en l'occurrence de « comitatif » ou d'« instrument » - fût-ce à titre prototypique -, mais suppose une prise de distance par rapport à l'intuition spontanée, la valeur linguistique se construisant en fonction de relations systémiques qui ne sont pas le reflet du monde ou des conceptualisations que l'on peut en avoir. L'hypothèse ici soutenue est que la préposition *avec* a trait à l'adjonction qualitative : son régime désigne une entité d'abord extérieure au procès et présentée par *avec* comme intégrée à l'action.
- 9 Ichraf Khammari s'intéresse à la préposition *en*, qui a fait l'objet de développements en particulier chez G. Guillaume d'une part, et dans une optique culiolienne d'autre part ; elle en rappelle les grandes lignes pour s'arrêter elle aussi, corpus à l'appui, à un troisième point de vue, qui a émergé dans le cadre autonomiste, où le présupposé fondamental est que, si la langue a un lien avec nos modes de conceptualisation, elle ne peut être appréhendée comme l'expression de la pensée ou la matérialisation de son fonctionnement : elle constitue donc un système propre dont, par conséquent, toute unité se définit par l'association indissoluble d'une forme et d'un sens, vue comme la condition de l'existence même du système - « forme » étant à comprendre non comme seulement l'identité morphologique d'un mot mais aussi beaucoup plus généralement comme l'ensemble de ses possibilités (ou impossibilités) syntagmatiques et paradigmatiques. Il s'agit donc d'inventorier les propriétés syntaxiques et distributionnelles de la préposition (en l'occurrence) que l'on cherche à définir afin d'en tirer une hypothèse d'identité sémantique. Concernant *en*, cette dernière est que *en* a trait fondamentalement au « résultat », que ce soit celui de ce que décrit le procès lui-même (dans *transformer son grenier en bureau*, *bureau* correspond au résultat qui matérialise la transformation du

grenier) ou de l'interprétation qu'en fait le locuteur (dans *en résumé*, *en* présente *résumé* comme ce que pense celui qui parle de l'énoncé que la qualification assortit : il l'assimile à un résumé). Même dans ses emplois (que d'aucuns étiquetteraient) « spatiaux », *en* ne fait pas que localiser une entité en un certain lieu : l'individu en prison/ emprisonné n'est pas seulement celui qui se trouve en un endroit appelé « prison » mais aussi et indissolublement celui qui se voit doté d'un certain statut (c'est un prisonnier), celui dont l'identité est en quelque sorte investie par celle de la prison - *en* décrit le résultat de cette projection qui est opérée de la prison sur celui qui y est localisé.

- 10 Jean-Michel Fortis, dans une perspective cognitive, caractérise *jusqu'à* en partant de ses emplois spatiaux, dont il montre également, contre le présumé objectiviste (ou référentialiste), que son identité ne peut être réduite à l'expression du lieu mais doit être construite en prenant en compte la perception subjective que les sujets ont du monde. Linguistiquement, l'hypothèse est que les prépositions expriment des procès et qu'il n'y a donc pas lieu de séparer un emploi « premier » (purement spatial) et un emploi second (temporel), ni de recourir à la notion de « métaphore » : l'analyse rejoint donc, bien que reposant sur des bases théoriques différentes, les conclusions établies dans d'autres cadres. Cette consubstantialité entre l'espace et le temps permet de rendre compte - toujours à partir d'énoncés dits « spatiaux » - des implications notionnelles (selon le terme de B. Pottier) de la préposition, à la fois marqueur de dynamicité (au sens linguistique du terme), d'emphase, d'intensité ou d'aspect.
- 11 Reprenant l'étude de la préposition complexe *quant à* et des locutions *en ce qui concerne*, *pour ce qui est de*, Jean-Claude Anscombre montre que la contrainte atteignant leur SN complément n'est pas tant l'exigence d'un déterminant défini, ainsi que cela est généralement avancé, que celle d'un renvoi à un discours préalable : les indéfinis ne sont donc pas interdits, à condition que cette sorte d'anaphore soit assurée par ailleurs dans le contexte ou qu'elle soit claire dans le contexte. Il reste à distinguer les trois expressions les unes par rapport aux autres. Jean-Claude Anscombre montre le statut particulier de *quant à*, qui pose un problème d'analyse syntaxique, étant susceptible d'emplois où ni les tests concernant les constituants intraphrastiques ni ceux qui révèlent un incident ne s'appliquent (cf. la contribution de B. Lavieu dans *Modèles linguistiques* 53). Il s'avère que *quant à* est un introducteur de sous-thème (et non de thème) en ceci que le SN introduit doit faire partie d'une liste, tandis que *en ce qui concerne* et *pour ce qui est de*, qui possèdent aussi des propriétés d'introducteur rhématique, sont plutôt des « sélecteurs thématiques » - disant du thème introduit qu'il est issu d'une sélection. Céline Vaguer clôt le numéro par un premier échantillon d'une bibliographie générale concernant les prépositions du français : les sources n'ont pas toutes encore été dépouillées mais le lecteur y trouvera déjà une liste appréciable de références.

## Conclusion

- 12 Les approches théoriques, et donc méthodologiques, changent selon les contributions, par conséquent aussi les résultats - conformément au principe saussurien selon lequel ce n'est pas l'objet qui crée le point de vue mais le point de vue qui crée l'objet. Il n'y a pas lieu, justement pour cette raison, de survaloriser ses propres choix, sa propre école, et de dénier aux autres une quelconque pertinence, jusqu'à leur existence même - pas plus que, dans d'autres domaines, Boulez ne périmé Bach, ni Picasso ne rend Michel-Ange nul et non avenu, ni Philippe Jaccottet ne détrône Paul Valéry : tous entrent dans la constitution

du patrimoine commun et chacun à sa manière contribue à enrichir ou renouveler notre vision du monde. Faire autrement que les autres à la fois est sans doute inhérent à la nature humaine et conditionne la progression de la construction des savoirs, mais nous sommes tous aussi les héritiers d'une culture formée par nos prédécesseurs - sans même parfois le savoir ni les avoir lus ou médités - et de ce que nos contemporains ont fait surgir : respectons-les au moins par principe.

- 13 La diversité est productive, qu'il s'agisse de langues, de cultures, de sciences : la conception que chacun a de l'objet (quelquefois implicitement ou plus ou moins consciemment) lui fait construire certains observables et non d'autres, les considérer d'une certaine façon et non d'une autre, et tirer de l'analyse ainsi menée certaines conclusions et non d'autres, travail qui, justement dans sa différence, étend le domaine de connaissances pour tous et oblige chacun à dépasser les évidences secrétées par ses propres hypothèses. Le présent numéro de *Modèles linguistiques* témoigne de la fécondité du travail en commun à travers les différences d'appartenance ou d'angle d'attaque ; les approches diachronique aussi bien que synchronique, les points de vue syntaxique, morphologique ou sémantique sont complémentaires plutôt que concurrents et mutuellement exclusifs, et il en va de même des analyses et résultats qui émergent des différents cadres théoriques : ce que pointe un « cognitiviste » n'est pas plus ou moins intéressant que ce que découvrent un « guillaumien », un « culiolien » ou un « harrissien » et réciproquement, chacun tirant son profit pour son propre compte de ce que les autres ont mis au jour, qu'il s'agisse d'une donnée empirique qu'il n'avait pas aperçue ou d'un argument théorique auquel il n'avait pas songé.

---

## RÉSUMÉS

Danielle Leeman défend, pour la richesse qu'elles apportent, la multiplicité théorique et la diversité méthodologique, contre le choix de l'unicité des références et le cantonnement de principe à une appartenance et une seule pour la raison plus ou moins *a priori* qu'elle serait supérieure à tout autre : chaque exemple révélateur d'un phénomène jusqu'ici inaperçu, chaque surgissement d'une donnée ou d'une interprétation innovante, chaque nouvelle propriété découverte, etc. servent à l'ensemble de la communauté des chercheurs pour la production de nouvelles connaissances et le progrès dans la compréhension des faits de langue – quels que soient les cadres théoriques de référence.

## AUTEUR

**DANIELLE LEEMAN**

Université Paris X-Nanterre et CNRS-UMR 7114 (MoDyCo)